

## **Vendredi 13 ou la vie sauvage**

I

Il n'est pas de secret que le temps ne révèle...

II

Une nuit magique commence, au pied du stade, énorme paquebot volant prêt à partir pour les étoiles avec nous à son bord, papa plaisante avec l'agent de sécurité chargé de palper les spectateurs qui se présentent par milliers. Après les portiques, une jeune fille nous propose de prendre une photo-souvenir qu'elle nous enverra par sms. Des drapeaux et des boudins bleu blanc rouge flottent dans les airs de cette enceinte majestueuse qui scintille de mille feux. Les joueurs entrent sur le terrain, nous tentons de les reconnaître, à ce jeu-là, je suis au moins aussi forte que papa, qui n'en revient pas. Quand la Marseillaise retentit, scandée à cappella par des milliers de voix, mon corps est parcouru de frissons. Des enfants, derrière nous, commentent le match qui commence : c'est quoi ce coup-franc, il va falloir travailler ton gauche, mon vieux. Papa et moi éclatons de rire. Un bruit sourd de gros pétard à notre gauche. Mais nous sommes happés par une onde gigantesque qui vient vers nous à une vitesse vertigineuse ; sous nos yeux exorbités, les corps se soulèvent en vagues successives ; quand vient mon tour, je lève les bras au ciel en hurlant, j'ai toujours rêvé de faire la ola au stade de France ! Un deuxième bruit de pétard, la fête a lieu aux abords du stade comme à l'intérieur, voilà tout. Un jeune homme, les bras chargés de boissons, reprend sa place et dit à son ami, assis près de papa : - les explosions de tout à l'heure c'est des kamikazes qui se sont faits exploser un peu partout... il y a dix-huit morts... Hollande vient de partir ! - N'importe quoi ! s'esclaffe son ami, qui applaudit le retour des joueurs sur le terrain. Papa, le bras autour de mon cou : c'est impossible, voyons... Gignac, le bouffeur de tacos, comme l'a baptisé l'un des gamins-commentateurs, marque le deuxième but de la France sur un centre superbe de Matuidi : le stade exulte. Quelle revanche grandiose sur la Mannschaft ! Quelle soirée magnifique ! Quel cadeau inoubliable papa vient de me faire !

III

Suite à un incident extérieur au stade, nous demandons à tous les spectateurs de quitter l'enceinte par les portes secteur ouest, sud et nord... Tu vois je te l'ai bien dit ! crie le jeune homme à l'adresse de son ami, muet. Le doute envahit nos esprits : les explosions... Les kamikazes... Mais nos certitudes reprennent le dessus : qui oserait ? et pourquoi ? N'empêche, le stade est tétanisé. Lentement, nous suivons le flot des spectateurs, vers la sortie. Je ramasse un drapeau. Que quelqu'un a laissé choir en partant. Je le glisse dans mon sac. Une vision nous terrorise : la pelouse verte est noire de monde. Le terrain, déserté par les joueurs, est envahi par les spectateurs, descendus des gradins. Un enfant pleure. Son père essuie ses larmes. Mais elles ne tarissent pas. Il pose des questions, entrecoupées de sanglots. Le père explique à son enfant que des gens se sont fait exploser. Les larmes de l'enfant envahissent mon visage, sa terreur mon corps. Papa dit : excusez-moi monsieur... vous devriez pas entrer dans les détails comme vous le faites. L'homme, hébété, regarde

papa : vous croyez ? Papa et moi nous éloignons. Pourquoi ils ont fait ça, papa ? Je ne sais qui de l'enfant ou de moi continue de répéter cette phrase.

Dehors un policier hurle : barrez-vous ! Restez pas là! Papa veut savoir : les explosions... les morts... combien ?... où?... et nous ?... Mais le policier tourne les talons, s'éloigne. Je dis : papa, je veux rentrer chez nous. Mais la foule immense nous entraîne. Mais est-ce bien par-là que se trouve notre hôtel ? Papa extirpe la réservation de la poche extérieure de son sac à dos. Nous nous arrêtons pour lire l'adresse. Papa allume son portable pour le GPS, qui s'éteint, faute de batterie. Le mien est mort dans les toilettes, il y a deux jours. L'hôtel est dans les parages. Mais où? La peur nous pousse à marcher vite. La cadence est infernale. Je n'en peux plus. Cent fois nous demandons notre chemin. Cent fois la même réponse : nous sommes pas d'ici. Enfin, un jeune homme nous dit que notre hôtel se trouve de l'autre côté du stade. Il nous faut faire demi-tour. Mon cœur se serre. Je n'en aurai jamais la force ! Mais nous repartons. Nous devons nous mettre à l'abri. J'ai peur de mourir. Mais pas seulement : c'est la première fois de ma vie que j'ai peur de perdre mon papa. Nous remontons la rue que nous venons de descendre. A contre-sens de la foule. Mon corps heurte les corps venant d'en face. Parfois nous nous excusons. La plupart du temps nous continuons notre chemin. Sans nous retourner. Le Mail de l'Ellipse est noir de monde. Les enfants ne rient plus. Les drapeaux bleu blanc rouge, qu'ils arboraient fièrement, dans les ciels du stade, en chantant la Marseillaise, traînent tristement derrière eux. Des images envahissent mon esprit. Des hommes. Des femmes. Qui vont. Ils n'ont ni couleur ni origine. Ils fuient l'horreur. Ils cherchent refuge. Combien de fois les ai-je vus ? Sans les voir ! Mais ce soir, ils sont nous et nous sommes eux. Je regarde mon papa à la dérobée. Lui aussi a fui. Il y a longtemps. Il a fui la misère. Mon papa est un émigré. Mon papa est un musulman. Mais mon papa ne ressemble pas à ceux qui sont venus pour nous tuer. Au bout de l'avenue du président Wilson nous sommes bloqués par un cortège de CRS. Des journalistes, sur le trottoir d'en face filment nos larmes et notre détresse. A la Porte de Paris, des policiers nous conseillent d'aller demander là-bas, de l'autre côté de l'avenue, à l'hôtel, ils sauront sûrement. Nous traversons. S'ils ne peuvent pas nous indiquer la rue ou si nous ne pouvons pas y accéder, nous prendrons une chambre ici dit papa. Mais un attroupement immense nous y attend. - Désolée, nous dit une jeune femme, l'hôtel a été pris d'assaut. - Peut-être pourriez-vous nous aider, lance papa, la réservation à la main. Elle lit puis dit : Attendez ! Elle disparaît dans la foule. Quand elle revient, deux jeunes filles l'accompagnent. - Ces deux personnes sont de là-bas aussi. Elles ont peur... Vous voulez bien qu'elles vous accompagnent ?

Nous revenons sur nos pas. Bifurquons sur la gauche. Remontons le Quai du Canal. Notre chemin est éclairé par les lumières blafardes du stade de France qui montent dans le ciel noir. Des reflets verdâtres étincellent sur les eaux froides du canal. Nous le longeons pour remonter l'avenue du Général de Gaulle. Audrey et Aurélie nous rassurent : c'est bien par là... nous avons fait le chemin des dizaines de fois depuis que nous sommes à Paris. Derrière la bretelle de l'autoroute, l'hôtel. Devant l'hôtel, des voitures d'une chaîne de télévision d'information continue. Et au-delà, des policiers arme au poing. Des gens assis à même le sol. D'autres font les cent pas. Tout le monde attend. On nous explique : le hall de l'hôtel est réquisitionné pour soigner des blessés, sur qui quelqu'un a tiré. Non, rectifie un policier... Un kamikaze s'est fait sauter dans le McDo, derrière. Un homme arrive, affolé. Ma femme est enceinte, elle

doit absolument s'asseoir. Le policier lui indique l'entrée d'un autre hôtel plus loin. Allez les voir, ils vous accueilleront. L'homme s'éloigne avec sa femme. Nous lui emboîtons le pas. Le hall de l'hôtel est bondé. Au milieu, accrochée au mur, une télévision. Papa et moi nous frayons un chemin. Si vous nous rejoignez, sachez que Paris a été attaqué par des kamikazes... Des otages sont retenus au (à cause du bruit, je n'entends pas la suite)... La police va donner l'assaut... Déjà trente-neuf morts... Mon père est blême. J'éclate en sanglots. Il me serre contre lui.

Un frémissement. Nous avons l'autorisation de rejoindre notre hôtel. A l'intérieur, des hommes en blanc, masques sur le nez, nous regardent passer. Posé près de l'un d'eux, un pull maculé de sang. Je manque de tomber. Papa paie la chambre. Nous montons. Au bout du couloir de la chambre, de l'autre côté d'une porte vitrée, le McDo où le kamikaze s'est fait sauter. A l'intérieur, vont et viennent des uniformes.

A peine en charge, le téléphone sonne. Anaïs, ma meilleure amie pleure. Elle essaie de me joindre depuis qu'elle sait. J'allume la télé. Devant nos yeux, la police donne l'assaut. Des dizaines de morts au Bataclan. Mon corps se crispe : l'an dernier, à cette époque, j'y étais avec Anaïs, pour le spectacle de Kev Adams... Papa est exténué. Il s'est retourné, dos à la télé. La tête posée sur son bras droit. Je lui apporte un Daffalgan que maman a glissé dans la trousse de toilette. Dans ses yeux je crois distinguer des larmes. J'entends des voix venues d'en bas. Je me relève. Les policiers sont toujours là, sous notre fenêtre. Ils bloquent la rue. Leur présence me rassure autant qu'elle m'inquiète. S'ils sont là c'est qu'il y a une raison. Papa s'est endormi. Je n'ose pas le réveiller. Je ne veux pas rester seule. J'ai peur. Les sirènes n'arrêtent pas. Je m'allonge sur le lit. Tremblante contre papa. Dans ma tête, en boucle, les enfants du stade qui rient, derrière nous. Par quel miracle avons-nous échappé au pire ? Leurs visages, de toutes les couleurs, de toutes les origines -une France en miniature-, me hantent. A quelle heure Morphée a-t-il mis fin à mes souffrances ?

#### IV

Une femme beurre ses tartines le téléphone accroché à son oreille. Elle hurle des phrases en espagnol. Elle donne les dernières nouvelles de la nuit. Je prends des céréales, du pain, trois morceaux de brioche, du sucre, de la confiture, du miel, du beurre, du chocolat à tartiner. Je m'installe pour manger mais je ne mange pas, je me goinfre. Et puis mon estomac se noue lorsque je repense soudain que c'est ici, dans cette pièce qu'hier soir, on soignait des blessés. Papa me regarde, un sourire figé sur ses lèvres, ses yeux sont deux boules noires de tendresse. La dame continue de parler fort. Je comprends tout ce qu'elle dit. J'aurais voulu qu'elle parle chinois ou russe ou martien. Ou simplement qu'elle se taise pour avaler ses tartines. De derrière son pc, le gérant de l'hôtel nous dit : profitez de la journée pour visiter Paris... Et n'ayez pas peur, la ville n'aura jamais été aussi sûre ! Bonne route !

Papa et moi marchons dans les rues vides de Saint-Denis, en direction de la gare RER. Les commerces sont fermés. La gare RER est déserte, la guichetière trop maquillée pour un matin pareil. Dans le wagon, couché dans une poussette, un bébé nous regarde, les yeux pleins de curiosité. Une femme monte à l'arrêt. Elle s'avance et tend sa main vers l'enfant qui l'a prend

immédiatement. La dame est de dos. Nous ne voyons que sa main blanche que l'enfant agrippe solidement entre ses doigts noirs. Papa prend une photo, discrètement.

Stade de France ; Chatelet-Les Halles ; Bercy. Le métro est vide. Le boulevard de Bercy, qui mène à la gare du même nom, aussi. Quelques rares silhouettes attablées à l'intérieur des cafés. Dans la gare, des voyageurs assis par terre, calmes, nous regardent passer. Je lève les yeux sur papa. Comment l'aider à supporter ce poids que je sens alourdir ses épaules ce matin ? Là-bas, une dame s'est mise au piano. Nous nous approchons. La dame lève les yeux sur papa et sourit. Au-dessus du piano un écriteau dit : à vous de jouer. Je vais être obligée de vous demander vos pièces d'identité. Papa tend la sienne et dit au chauffeur que j'ai oublié la mienne. Il ajoute : - mais elle a sa carte de transport scolaire. - Avec une photo ? demande le chauffeur. - Oui, s'empresse de répondre papa. Je cherche ma carte fiévreusement. Je la trouve... dans ma trousse de toilette. Le chauffeur : - ça devrait faire l'affaire. Je suis vraiment désolé mais vous comprenez, à cause de ce qui est arrivé hier soir, il y aura sûrement des contrôles sur la route. Bercy ; La-Défense. Nouvel arrêt. L'un des voyageurs est un jeune arabe. Il porte une longue barbe. Il a un sac à dos. Une idée horrible me traverse l'esprit. Le chauffeur dit : siège cinquante-cinq. Il passe devant nous. J'entends ses pas qui s'éloignent. Siège cinquante-cinq... Papa et moi sommes à la place quinze et seize. Trente places nous séparent. Je continue à cogiter comme une ouf : trente places ça fait combien de mètres si... Lorsque je me réveille, le car est garé long de la Seine, en face du pont des Arts, à Rouen. Le jeune arabe descend par la porte arrière, grande ouverte. Je le regarde disparaître dans la foule plus nombreuse ici qu'à Paris. Je m'en veux d'avoir eu ces idées. Je ne dis rien à papa. Comment réagirait-il ? Devant la gare du Havre, papa et moi attendons maman assis sous l'abri bus de la cour de la République, silencieux. Son corps me protège du vent qui souffle fort, venant de la Manche, comme il m'a protégée ces deux jours contre tout ce qui m'avait menacée. Papa reçoit un message, il me tend son téléphone : la FFF nous a envoyé la photo que la jeune fille a prise de nous à l'entrée du stade, avec ce titre : j'y étais !

## V

Pourquoi ils ont fait ça, papa ? demandait, d'une voix tendre et cruelle, le petit garçon à son papa muet, comme terrorisé de devoir révéler si tôt un terrible secret. La question me torture l'esprit depuis que je suis rentrée chez moi, saine et sauve. J'ouvre mon sac, en sors le drapeau ramassé à la hâte au stade de France et vais prendre un marqueur dans le bureau de papa. Sur le drapeau, j'écris : Paris, vendredi 13 novembre 2015. J'accroche le drapeau au-dessus de mon lit, pour ne jamais oublier ma quête ; pour ne jamais cesser de chercher ce terrible secret, que les grands ne savent pas dire aux enfants, et qui, depuis la nuit des Temps, fait de nous, êtres humains, les pires ennemis de nos semblables.

*Pour tous ceux qui sont tombés sans comprendre pourquoi.*